

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 38 (1930)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Samuel de Constant : romancier et les débuts de notre littérature d'imagination  
**Autor:** Kohler, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-29577>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

---

---

SAMUEL DE CONSTANT

ROMANCIER

et les débuts de notre littérature d'imagination.

Avec des documents nouveaux.

---

On peut dire de notre littérature romande ce que Voltaire disait de la langue française : « C'est une pauvre qui ne demande qu'à s'enrichir ». Pour l'une comme pour l'autre ce sont les écrivains qui jouent le rôle de chercheurs de trésors et de bailleurs de fonds. Malgré la dureté du temps, sensible à ceux qui font des livres et qui les publient, la race des écrivains n'est pas près heureusement de disparaître de notre sol. Grâce à eux notre littérature se maintient, se perpétue, s'enrichit. Cela ne doit pas nous détourner de donner à nos lettres l'autre enrichissement dont elles sont susceptibles, le secours rétrospectif et pour ainsi dire historique, qui consiste à remettre en valeur, par des rééditions et des études, nos écrivains d'autrefois.

Samuel de Constant n'est assurément qu'un esprit de second ordre ; si on le compare à Rousseau, à son neveu

Benjamin Constant, on hésite à le mettre au rang de ceux qui ont excellé dans l'art d'écrire et d'animer des personnages tirés de l'expérience et de l'imagination. Mais dans une littérature comme dans une troupe, il faut des chefs et des soldats. Nos cantons romands ne sont qu'une province au royaume des lettres françaises. Sur le rôle de nos hommes, nous ne pouvons refuser d'inscrire les simples, les petits, qui furent souvent des précurseurs, des pionniers. Du reste, notre vieux Constant, sur l'échelle de nos valeurs intellectuelles et artistiques, prend sa place à égale distance des plus humbles et des plus grands. Si nous avons réédité, il y a quelques mois, son *Mari sentimental*, nous ne pensions pas exhumer seulement de l'oubli une curiosité locale, mais rendre au public un ouvrage caractéristique et d'une valeur permanente<sup>1</sup>. Les lecteurs d'une revue qui, presque seule au bon pays vaudois, accueille encore l'érudition et ne fait pas fi de l'utile détail, nous permettront de supposer connues cette réédition du *Mari* et la notice qui introduit le petit chef-d'œuvre de Samuel de Constant ; ils voudront bien voir dans ces pages-ci comme des notes complémentaires à notre réédition ; on ne pouvait charger ce volume de trop de documents ; ceux que nous allons donner, bien qu'assez accessibles, sont du reste venus trop tard à notre connaissance pour figurer dans notre tableau du vieux romancier et de son œuvre. Les historiens savent qu'une reconstitution n'est jamais parfaite ; et ceux qui publient n'ignorent pas que les délais fixés par les éditeurs contraignent parfois le travailleur à livrer à l'impression une étude dont la documentation n'est pas achevée.

M. de Constant a développé dans ses trois romans par

<sup>1</sup> Samuel de Constant, *Le mari sentimental*, suivi des *Lettres de Mrs Henley*, de Mme de Charrière, avec une introduction et des notes de Pierre Kohler. Editions des Lettres de Lausanne (décembre 1928, 274 pages in-12).

lettres beaucoup d'idées qui lui étaient personnelles. Mais il ne s'est pas mis en scène, comme Benjamin dans *Adolphe*. Il n'a pas même livré son nom à ses lecteurs. Il s'est plu à les intriguer. Dans la polémique suscitée par la publication anonyme du *Mari sentimental*, que nous avons rappelée après Gaullieur et Ph. Godet, notre gentilhomme, par prudence ou pudeur, n'a pas consenti à lever la visière du casque. Pour ses autres romans de *Camille* et de *Laure*, le secret fut moins bien gardé que pour le *Mari*. Mais si les Lausannois et les Genevois sans doute surent bientôt à quoi s'en tenir sur l'identité de cet auteur, il n'en alla pas de même à Paris, où son roman anglais (*Camille*) et son grand roman vaudois (*Laure*) furent soumis au public <sup>1</sup>.

Comme tous les auteurs à succès (et le succès ne lui manqua pas) M. de Constant reçut de ses lecteurs, de ses lectrices, par l'intermédiaire sans doute des éditeurs et libraires, des témoignages d'admiration. Agréable encens pour le gentilhomme qui tenait, ou affectait de tenir, le métier des lettres pour un simple passe-temps, pour un dérivatif à son ennui congénital.

<sup>1</sup> Voir à ce sujet notre éd. du *Mari*, notes 3 et 4, p. 52. — Nous pensions reproduire ici l'article de Ph. Bridel dans les *Etrennes helvétiques* pour 1785, les articles du *Mercure de France* du 22 avril 1786 sur le *Mari* et *Mrs Henley*, et du 6 mai 1786 sur *Camille* (commençant par ces mots : « Ce roman est un des meilleurs qui aient paru depuis longtemps en François. Mais comme il est moins remarquable par la beauté et la nouveauté des événements que par le développement des passions et le caractère de Camille, une analyse suivie ne pourroit que faire disparaître le charme qui attache à sa lecture »). Mais les quelques phrases de ces critiques citées dans notre notice et ses notes suffisent. Le *Journal de Lausanne*, n° 35 du 28 juillet 1787, consacre une note brève et assez peu élogieuse aux *Guenilles dramatiques* de S. de Constant. Notons en passant que le même journal, rédigé par Lanteires, rend compte le 5 avril 1788 de *Caliste ou continuation des Lettres de Lausanne* ; le petit chef-d'œuvre de Mme de Charrière est, suivant l'usage du temps, raconté en une analyse ; suit une « Note des Rédacteurs » qui ajoutent « que l'Auteur de cette production manque souvent, dans son style, d'harmonie et de pu-

Dans les papiers littéraires de Constant conservés à la Bibliothèque publique de Genève, nous avons retrouvé d'une de ces correspondances des vestiges, trop incomplets malheureusement pour nous permettre de reconstituer l'intrigue semi-littéraire qui paraît s'être nouée entre le romancier presque sexagénaire et une Parisienne inconnue.

Voici une lettre de cette femme mystérieuse (ce n'est évidemment pas la première), écrite au moment où *Laure*, le troisième et dernier roman de M. de Constant, paraissait, volume après volume.

« Paris, ce 28 février 1787<sup>1</sup>.

» Vous m'entourez de séduction, et je résisterois ! en vérité l'effort seroit trop grand. Vous m'écrivez et vous me louez. Comment après cela garder le silence ? — Oui, Monsieur faites des romans, peignez des femmes surtout, vous avez leur secret, j'en suis la preuve ; jamais femme n'a senti plus vivement que moi le danger d'une correspondance, jamais on ne s'est plus fortement promis de ne s'y engager

reté... En remerciant l'Auteur du plaisir qu'il nous a procuré, nous l'invitons à donner, à l'avenir, plus de soin à ses productions ; et cela lui sera facile. » ...Pauvre Caliste ! et pauvre critique !...

Dans la note 3 de l'Introd. du *Mari*, p. 51, nous citons un passage d'une lettre de S. de Constant, de [mars 1783] qui prouve qu'il autorisait ses filles à communiquer à ses parents et amis de Lausanne les manuscrits de *Camille* et du *Mari*. (Voir cette lettre, et un fragment inédit d'une ébauche romanesque de M. de Constant, *Ma femme ou le mariage comme il y en a beaucoup*, dans notre article de la *Gazette de Lausanne* du 25 novembre 1928.) La phrase complémentaire citée, p. 52, d'après une copie de M<sup>lle</sup> Achard, se trouve en effet dans le post-scriptum d'une autre lettre, sans date, de S. de Constant à ses filles et se lit ainsi : « Si Bompré [le mari sentimental] peut faire plaisir à M<sup>lle</sup> de Sullens, à M<sup>me</sup> de Crousaz [*en interligne* : aux lecteurs de *Camille*] pourquoi ne pas le leur lire, il peut toujours faire plaisir, au reste comme vous voudrez. » Bibliothèque publique de Genève, M. C. C. n<sup>o</sup> 24, f<sup>o</sup> 76.

<sup>1</sup> Bibliothèque publique de Genève, M. C. C. n<sup>o</sup> 24, II, f<sup>o</sup> 143-145.

sous aucun prétexte ; hé bien mon projet que devient-il ? une lettre charmante d'un homme parfaitement aimable, fait disparaître ce pompeux système et il ne me reste que le souvenir d'une intention trop mobile... ...il est vrai que le mystère dont je m'enveloppe m'enhardit, ne cherchez pas je vous en conjure jamais à le percer, il pouroit vous en coûter quelques peines et vous m'oteriez mille plaisirs, d'abord vous me feriez rougir... ho ! laissez moi mon incognito...

» Vous m'offrez avec une obligeance infinie de m'envoyer la suite de *Laure*, permettez que je vous refuse, j'attendrai qu'on puisse l'acheter à Paris, cette attente me contrarie sans doute, mais il vaut mieux s'y soumettre que de se trahir.

» Je vous dois des remerciements pour m'avoir fait prendre patience d'une manière qui l'a entièrement suspendue. Vous m'avez indiqué *Camile* et je l'ai lu. Je n'en ai pas encore fait autant du *Mari Sentimental* mais je le lirais bientôt et si vous continuez Monsieur à vouloir connoître, non mon jugement, le mot est trop fort et ne me convient pas, mais les sentiments que j'éprouve en lisant vos ouvrages, je vous en ferai part avec ma franchise qui ne sera retenue par aucune de ces considérations personnelles ou relatives dont on est enchainé dans le Monde, et qui acablent d'entraves le plus doux et le plus aimable penchant de la vie.

» J'ai lu *Camile* et il m'a paru avoir un grand mérite d'invention et d'exécution. Certainement l'idée du plan est des plus nouvelles et des plus heureuses. Elle est fortement conçue, et l'ouvrage est écrit d'une manière prononcée qui fait le plus grand honneur à l'écrivain.

» Le caractère de Camille est tout à la fois révoltant et touchant, on est presque en colère de se trouver tant d'in-

térêt pour une fille qu'on ne peut estimer, on voudrait lui inculquer ses principes à soi pour la rendre digne du plus aimable des hommes et l'on est bien aise de voir l'amour se charger de cette besogne. Mais je trouve... que chaque vertu qu'elle reçoit de son amant, elle semble la lui enlever, et qu'il en a une de moins. Cet effet n'est pas naturel. Car nos vertus s'augmentent de celles que notre Exemple ou nos préceptes peuvent donner.

» Je trouve encore que la moralité de cet ouvrage n'est pas très marquée, l'amour de Camille épure il est vrai ses sentiments, mais c'est l'effet de sa passion sans que jamais sa volonté y entre pour rien. elle paroît entraînée à faire le bien par une force inférieure, tandis que son intention première est toujours condamnable. Je sais que c'est là une des perfections de l'ouvrage, que c'est suivre le caractère donné. Mais quelles réflexions salutaires le développement de ce caractère fera-t-il naître dans l'ame du lecteur ? Il me semble qu'un roman doit être une peinture des mœurs et des ridicules, ou une grande idée morale mise en action, dont le tableau en intéressant sur les sentiments, fixe la pensée, et amène la réflexion qui sert à vous préserver des fautes que vous venez de voir tracer...

» Je meurs de peur que vous ne trouviez mes réflexions longues et mauvaises et sans ce joli incognito qui sert si bien à mon amour propre comme je brûlerois mon grifonage ! pour lui éviter ce sort je ne relirai point ma lettre, car malgré mon voile je me verrois dans la glace. Ainsi adieu.

» Si vous n'êtes point ennuyé de m'entendre, si d'ailleurs vous me voyez errer et que vous me trouvez digne de conversion, écrivez moi Monsieur, je vous promets docilité et confiance.

» Mon adresse est toujours la même. »

A cette lectrice de choix qui s'intéressait à *Laure*, qui remontait docilement de *Laure* à *Camille* en attendant d'aborder le *Mari sentimental*, M. de Constant ne put se retenir d'expliquer son œuvre et, comme on dirait aujourd'hui, sa méthode de travail. Il conserva le brouillon rapide de cette réponse, que nous avons déchiffré tant bien que mal<sup>1</sup>.

« Non Mad. vous ne serez point séduite, vous [?] tout simplement de votre bonté, de votre indulgence, du plaisir de jeter quelques douceurs dans la vie d'un homme qui sait bien les sentir, vous êtes même capable de n'avoir point de regret sur l'illusion que de chétifs romans peuvent vous donner sur les années et les cheveux blancs de l'auteur...

» ...Certainement c'est une grande marque d'amitié que d'avoir lu *Camille*, sur parole, lorsqu'on n'aime pas les romans... si vous pouviez savoir combien les miens ont été écrits sans aucune prétention d'auteur, ce sont des ouvrages de famille qui ont rempli quelques longues soirées d'hiver, au lieu de donner une leçon ou de faire une leçon (sic) ou une remontrance, je dictais une lettre, si l'effet était faible au moins il n'avait pas ennuyé. *Camille* est venu à la suite d'une dispute de société sur la possibilité qu'il y eut un *Lovelace* en femme, l'auteur de *Caroline* qui est une femme charmante en soutenoit l'impossibilité, on lui lisoit les lettres à mesure qu'elles étoient faites, elle n'a pas été persuadée, mais le roman a été fait et l'amour propre ne veut pas avoir fait un roman sans le rendre public, deux fois il a été envoyé à Paris sans qu'aucun libraire en ait voulu entreprendre l'impression, enfin elle a été faite avec un si grand nombre de fautes que j'en ai été vraiment affligé,

<sup>1</sup> Bibliothèque publique de Genève, M. C. C., n° 24, II, f°s 16-17. Nous ajoutons quelques virgules, quelques accents, pour faciliter la lecture de cette lettre.



il n'y a pas une page ou il n'y ait un grossier contre sens, la seconde phrase de la première page est inintelligible, je vous prie Mad. de mettre sur le compte du libraire toutes les fautes qui vous auront choquée il y en a de barbares et faites pour désoler un pauvre auteur qui voudroit au moins avoir le sens commun<sup>1</sup>, le grand défaut de Camille est bien comme vous le dites de manquer de moralité à moins que ce n'en soit une de faire voir aux femmes qu'il ne suffit d'aimer un homme pour se l'attacher et que dans la passion il ne faut pas perdre de vue l'envie de plaire, c'est cette attention de Camille qui lui réussit jusqu'à la fin que trempée (?) elle même dans la grande politique elle fait une faute qui renverse. mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire la morale n'étoit pas le but du roman c'étoit le sujet d'une dispute et une difficulté vaincue... [2 lignes] Laure n'a pas plus de moralité et si elle ne se trouve pas à chaque page dans les détails il ne faut pas la chercher dans l'ensemble, il y a bien une espèce de tableau d'un homme qui comme tous les hommes comencent par avoir l'esprit léger et libertin et peut être ramené par une femme qui aime sans faiblesse et dont la vie est intéressante dans les détails et par les sentimens, et dans tous les détails dites-moi ce que vous pensez des derniers volumes, ce 5<sup>me</sup> vol. avec tous ces petits événemens n'est-il pas fatigant et ennuyeux, avez-vous donné quelques larmes à Laure sur le point d'épouser la Hausse, avez-vous habité avec elle la petite maison de paisan, ces lettres sur Paris ne sont-elles mal faites, mal sonnantes, impertinentes pour un Suisse qui n'a été qu'un moment à Paris, cet éloge de la Reine vous aura surement

<sup>1</sup> L'édition de *Camille*, 4 volumes, 1785 « à Londres [Genève ?] et se trouve à Paris, chez Delalain le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, n<sup>o</sup> 13 » ne présente nullement les fautes dont l'auteur se plaint ici. Pourtant elle paraît bien être la première... Le point pour nous demeure obscur,

paru bien hardi, bien insolent, c'est trop peu pour une Reine, mais M<sup>me</sup> imaginez-vous qu'après le premier volume elle me fit demander par le libraire si on ne verrait pas bientôt la suite, je lui ai fait parvenir les volumes successivement et j'ai eu occasion de savoir bien indirectement qu'elle les avoit lu avec plaisir, et alors il falloit bien dire quelque chose, j'espérois bien scavoir le sort des derniers volumes mais l'histoire des circonstances et des événemens ne laisse pas de place pour le Roman et le mien est précipité dans le cahos des affaires du Roiaume. Voilà, Mad., que je me laisse aller à causer avec vous avec la confiance de l'amitié... »

M. de Constant fait ensuite quelques allusions ambiguës à l'identité de sa correspondante (l'avait-il devinée ?) <sup>1</sup> « Je n'aime pas, écrit-il, votre titre de Comtesse. » Son brouillon s'achève, ou reste en suspens, sur quelques phrases où il se plaint d'un article du *Mercur* qui vient de maltraiter l'abondante *Laure*.

Pour faire bref, nous laissons à nos lecteurs le soin de prendre dans les bibliothèques, où on les trouve assez aisément, les lettres de *Camille* et celles de *Laure*, pour apprécier ce qu'en disent l'auteur et sa correspondante. Mais relevons un trait de cette épître de S. de Constant qui nous introduit au cœur du petit monde littéraire dont il fut, aux portes de Genève et de Lausanne, comme le chef et l'initiateur. *Camille*, nous le savons, est une sorte de contre-partie de la *Clarisse* de Richardson ; nous savions que M. de Constant imagina sa sympathique intrigante à la suite d'un « défi sur la possibilité d'un Lovelace femme » <sup>2</sup>. Mais nous igno-

<sup>1</sup> Surtout dans une autre lettre, de 4 pages (M. C. C., n<sup>o</sup> 24, II, f<sup>os</sup> 122-123) où il prétend qu'il l'a reconnue à travers son inconnito ; il l'appelle « la comtesse Eugène », mais n'a pas l'air bien sûr de son fait.

<sup>2</sup> Cf. notre rééd. du *Mari*, p. 10 (Rosalie de C., *Journal pour Victor*) et p. 23.

rions qu'il eût eu pour provocateur dans ce pacifique tournoi précisément celle qui devait continuer ce qu'il avait entrepris, qui fut après lui, avec plus de facile abondance et moins de talent réel que l'auteur du *Mari sentimental* et de *Camille*, la romancière Lausannoise par excellence : « l'auteur de *Caroline* », M<sup>me</sup> de Montolieu. A vrai dire, quand Samuel de Constant rédigea *Camille*, vers 1782<sup>1</sup>, cette femme de lettres n'était encore... ni femme de lettres, ni M<sup>me</sup> de Montolieu, ni auteur de *Caroline de Lichtfield*. M<sup>me</sup> de Crousaz, née Isabelle de Polier, était une jeune veuve, intelligente, mondaine ; sans doute faisait-elle preuve déjà de goût littéraire, puisque M. de Constant soumettait les lettres de *Camille* au jugement de cette amie de ses filles<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons vu que les filles de l'auteur communiquaient aux amis lausannois de leur père le manuscrit de *Camille* avant celui du *Mari* ; celui-ci parut le premier en 1783, *Camille* en 1785 seulement.

<sup>2</sup> Née en 1751, Isabelle de Polier avait épousé en 1769 Benjamin de Crousaz ; veuve à vingt-quatre ans, elle se remaria en 1786 avec le baron de Montolieu. Elle publia en 1786 sa *Caroline de Lichtfield*, dont le succès considérable l'entraîna dans la carrière littéraire, ou plutôt, elle fit publier « par le traducteur de Werther », soit Georges Deyverdun, ce roman qu'elle avait imité sauf erreur d'un original étranger. Il est piquant de voir Deyverdun juger lui-même dans les *Etrennes helvétiques pour MDCCLXXXVI*, le roman qu'il avait aidé à mettre au jour. Citons ce curieux témoignage des débuts de notre littérature d'imagination.

*Lettre à Monsieur Henri Vincent, Editeur de ces Etrennes.*

Vos presses roulent, *Monsieur Vincent* ; vous êtes fort occupé, et vous n'avez, sans doute, pas le loisir de lire toutes nos productions nationales. Il est bon cependant de connoître un peu sa marchandise...

Nous avons vu d'abord paroître les *Lettres écrites de Lausanne*, ouvrage de la même main que les *Lettres Neuchâtelaises*... Si l'auteur avait daté simplement ses lettres Lausanne, sans insérer dans son titre le nom de cette ville, peut-être son ouvrage eût-il encore mieux réussi. On s'attendoit assez naturellement à y trouver les usages, les mœurs des habitants de cette ville ; on n'y a rien trouvé de tout cela ; mais on y a trouvé du moins de la

La demi-modestie de notre romancier, dans sa lettre à la Parisienne, n'est-elle pas piquante ? « J'ai fait ces livres en me jouant ; c'est un divertissement sans conséquence. Mais qu'en pensez-vous ? La Reine de France s'intéresse à *Laure* ! » Dans la suite de cette longue histoire qui retrace les spéculations malheureuses d'une famille noble des environs d'Yverdon, mal conseillée par l'aigrefin la Hausse, l'auteur insère un épisode parisien (souvenir de la *Nouvelle Héloïse*), il y glisse un éloge de Marie-Antoinette, il en attend l'effet... Attendez-moi sous l'orme !... On ne sait

facilité, une manière originale et piquante... Nous attendons toujours avec impatience la suite des *Lettres Neuchâtelaises*.

Celles de *Lausanne* ont donné lieu à trois petites brochures. La première, très bien écrite, attaque d'une manière bien vive l'auteur et ses ouvrages, la seconde, avec beaucoup de naïveté, cache bien de la malice sous le voile de la modération ; la troisième, pleine d'idées, est manifestement l'ouvrage d'un étranger ; comment a-t-on pu s'y méprendre ? Au reste cette méprise a eu des suites fort plaisantes... [sic].

Vous n'aurez pas lu, *Monsieur Vincent, Camille, ou lettres de deux filles de ce siècle*, en quatre volumes. Je ne sais quel journaliste François veut parier contre tout venant que ce roman est traduit de l'anglois ; il l'a d'abord reconnu : n'en déplaît à ce monsieur, il n'en est pas moins vrai qu'il est du même auteur que le *Mari sentimental*, que bien des gens lui préfèrent encore. Ce nouveau roman est écrit avec trop de rapidité ; on lui reproche des négligences et des défauts ; mais il y a du neuf, du piquant ; le titre promet : l'ouvrage a fort réussi en France, et l'on dit que le libraire est on ne peut pas plus content de l'auteur. Je voudrais que vous eussiez fait cette bonne affaire. Aimez-vous les estampes, *Monsieur Vincent* ? Eh bien ! vous en aurez ; on prépare une belle édition de *Camille* avec de jolies tailles-douces.

Je gage que vous n'avez rien vu de *Caroline, Monsieur Vincent* : c'est cependant une Allemande bien aimable. Il y a des gens qui disent que ces deux volumes sont une *traduction*, invitons bien vite tous les *traducteurs*, sans en excepter celui de *Werther*, à suivre un aussi bon modèle. Vous ne devineriez jamais comment cette histoire commence... Par le mariage, *Monsieur Vincent* ! Mais quand on est marié, tout n'est pas dit, il s'en faut bien, et il se passe depuis cette cérémonie tout plein de choses qui attendrissent ou font sourire le lecteur. De vous à moi, la plupart des gens préfèrent le premier volume au second : cela fait grand honneur à leur sensibilité ; car il y a des choses bien gaies et bien agréables dans ce second volume, tandis que les grands sentiments, les scènes pathétiques sont dans le premier. Qu'on est heureux d'habiter un pays dont les habi-

trop, en définitive, si cette faveur royale valut à notre écrivain-amateur un avantage plus positif que le plaisir d'espérer<sup>1</sup>.

La faveur est femme ; souvent elle varie. La critique écrite, celle des journalistes, parfois vient tempérer la louange de la critique orale. Et si celle-ci, au bon temps des salons, était assurément la plus efficace, il fallait déjà compter avec la première. Charles de Constant, fort occupé de

tants montrent autant d'énergie dans le sentiment et d'élévation dans le caractère !

.....  
L'article est anonyme, mais recueilli dans les *Mélanges helvétiques de 1782 à 1786*, Lausanne, chez Henri Vincent, Imprimeur-libraire, M.D.CC.LXXXVII, p. 276 - 281, il est signé D... (Deyverdun, cf. de Montet). L'alinéa sur *Camille* (entre : « fort plaisantes... » et : « Je gage... ») y est *supprimé*. — S. de Constant avait-il demandé la suppression de ce passage sur son ouvrage et sur lui ?...

Si médiocre qu'il nous paraisse, le roman de *Caroline* resta longtemps célèbre. Gustave Flaubert encore se croit obligé de le lire, avec d'autres classiques de la jeunesse, pour se rendre compte de la formation romanesque d'Emma Bovary ! Cf. sa lettre du 21 mars 1852, *Correspondance*, nouv. éd. Conard, II, 374.

Il faut souhaiter qu'un candidat ou, mieux encore, une candidate au doctorat, fasse bientôt de Mme de Montolieu l'objet d'une dissertation. Ce serait l'occasion sans doute de mettre au jour beaucoup de faits curieux et mal connus, et de juger en dernière instance une cause qui mérite d'être tranchée.

<sup>1</sup> Rosalie de Constant, dans son *Journal pour Victor* (cf. notre rééd. p. 11 et 51) rappelle que la Reine fit demander la suite de *Laure* à l'auteur. Elle semble avoir pris ce renseignement dans le brouillon inédit que nous publions ici. Les divers fragments biographiques rédigés par Rosalie après la mort de son père (*Journal pour Victor, Cahiers verts*, I, II et III, maintenant déposés à la Bibl. publ. de Genève) utilisent assez visiblement les brouillons et correspondances laissés par Samuel, conservés et classés par ses enfants (M. C. C. = manuscrits Charles de Constant). Charles de Constant, à Paris, dans l'hiver de 1786 à 87, fit une vraie campagne de publicité mondaine pour lancer le roman de son père (cf. notre rééd. p. 22 et note 29). Il est question dans plusieurs de ses lettres de « la présentation » de *Laure*, à la Reine ou à de hauts personnages de la cour, mais d'une manière un peu obscure et contradictoire, sans doute parce que nous n'avons pas toute la correspondance sous les yeux. Cf. M. C. C. n° 16, I, f°s 27, 28, 31, 39 et d'autres passages sur lesquels nous n'avons pas su mettre la main, cités par G. Rudler, *Jeunesse de B. Constant*, p. 149, 150, note 2, cf. p. 509).

pousser le roman de son père, écrivait de Paris à ses sœurs, le 6 février 1787 : « Aujourd'hui je sauroi si je puis présenter Laure, je ne veux vous en faire le détail qu'après. Le *Mercur* en fait l'analyse, ainsi je ne vous en dis rien, je n'entends que des éloges<sup>1</sup>. » Précisément l'article du *Mercur de France* du 3 février 1787 exprimait des réserves, qui pouvaient retentir comme une fausse note au travers de l'harmonie flatteuse des salons, et qui blessèrent à coup sûr l'oreille trop délicate de l'auteur. Voici l'essentiel de cette critique :

« *Laure ou Lettres de quelques femmes de Suisse*, par l'auteur de *Camille* ; 4 vol. in-12... »<sup>2</sup>

« Ce roman paroît en effet ressembler à quelque chose. La peinture de certaines mœurs y domine. On croit voir une famille bourgeoise entourée de parens, d'amis, de voisins et de voisines. Les tableaux de la vie champêtre y sont fréquens ; on suppose aisément que ces lettres ont été écrites de la campagne, au voisinage d'une petite ville.

» Rien n'est forcé ; on n'a pas même voulu inventer une intrigue. Laure est l'héroïne, Sophie est une amie à qui Laure dit tout, et dit beaucoup de choses : elle joue la légèreté, les principes singuliers ; elle ne veut jamais se marier. Sophie s'est vue mariée sans s'en douter, s'en trouve bien et invite Laure à suivre son exemple. Un père, le meilleur de tous, propose plusieurs partis à Laure, qui les refuse : enfin un M. de Saint-Ange tombe de son cheval, est blessé ; il est transporté dans une cabane de paysan. Laure passoit : elle accourt ; l'aspect de Saint-Ange souffrant la touche ; elle emporte un long souvenir... (*sic*). Sophie s'aperçoit que Laure aime ; Laure nie ; le roman marche cependant vers le

<sup>1</sup> M. C. C. n° 16, I, f° 39.

<sup>2</sup> *Mercur de France*, 1787, t. I (janvier-mars), p. 22-30. Bibliothèque cantonale vaudoise B. diarii 32.

4<sup>me</sup> volume, sans qu'elle se soit expliquée. Enfin la maison de Laure est incendiée : Saint-Ange se trouve là ; il court, il vole, il fait des prodiges. Il a éteint l'incendie ; Laure l'a vu ; Laure ne sait plus ce qu'elle doit faire ; elle se détermine à l'épouser.

» Telle est la marche du roman, qui n'a pu être plus simple. Comment a-t-on pu aller au quatrième volume ? La réponse est simple : en multipliant les lettres, en disant deux fois la même chose. On trouve peu de situations, mais beaucoup de raisonnement. Si l'on nous demandoit quel est l'intérêt qui en résulte, nous assurerions qu'on est intéressé ; ce sont des dissertations morales qui attachent. La morale est pure, le ton est toujours décent ; la lecture convient à tous les lecteurs. Nous n'avons remarqué qu'un défaut : c'est que, quoique plusieurs personnes soient censées correspondre ensemble, on retrouve toujours le même style, la même élocution, la même main. Les auteurs qui composent des romans en forme de lettres, n'évitent point assez soigneusement cette uniformité. »

La critique du *Mercur*, pour donner un aperçu du caractère de l'héroïne et du style de l'auteur, reproduit ensuite un long dialogue entre Laure et une de ses amies sur l'amour et ses mobiles. Puis il conclut, mettant hors de pair ces digressions économiques et politiques qui retardent l'action romanesque de *Laure* comme celle du *Mari sentimental* :

« ...Il y a des morceaux écrits avec force et élévation ; ce sont ceux où Marville et Saint-Ange parlent de la constitution républicaine, des lois criminelles, de l'égalité des magistratures. Ils partent d'une main exercée, et d'une tête qui fait réfléchir et méditer les grands principes.

» Comme la mode semble exiger des folies sentimentales, l'auteur de ces lettres a sacrifié à la mode. On lit avec le plus tendre intérêt l'histoire de la Folle, qui remplit les deux

tiers du troisième volume. Nous croyons qu'après le roman d'Alphonse Séquin de M. de Mayer, et celui de Ninon de Riant, tous les deux insérés dans la Bibliothèque des Romans en 1779 et 1782, la folle de Biereg est ce qu'on a écrit de plus attendrissant dans ce genre <sup>1</sup>. »

Cette conclusion avait de quoi satisfaire l'amour-propre du romancier. Mais M. de Constant était de ces êtres impressionnables qui sont bien plus sensibles à la critique qu'à la louange. Le ton persifleur du début le toucha au vif. Il résolut de répliquer. Mais au lieu d'écrire à la rédaction de la revue : « Votre critique ne me traite pas comme il faut ! » notre amateur, animé par la rancune ou gêné par la timidité, s'avisa d'un procédé moins direct. Se donnant non pour l'auteur mais pour un lecteur de *Laure* (« moi qui l'ai lu d'un bout à l'autre ») il adressa une protestation au dépositaire parisien du roman (qui paraissait à Genève chez Barde, Manget & Cie). Mais il ne put se résigner à ne pas rendre publique cette réponse à la publique injure. Il la communiqua donc à « Monsieur Lanteires, éditeur du *Journal de Lausanne* ». Voici les passages principaux de cette épître justificative :

« Monsieur,

Je crois que vous êtes chargé du débit du roman de *Laure* à Paris, et que vous en avez même obtenu le privilège, et alors ne ferez-vous point de plaintes et de réclamations contre l'espèce d'extrait qui a été donné de cet ouvrage dans le dernier *Mercur* du 3 de ce mois ? celui qui a fait cet extrait a pris tout à fait le ton d'un détracteur qui veut faire du tort aux libraires et empêcher le débit du livre ; dans la manière dont il en rend compte on voit l'intention de le tourner en ridicule et d'en dégouter les lecteurs, il commence par vouloir être plaisant, il finit par ne pas dire la vérité, il fait

<sup>1</sup> *Laure*, 4. III, 1786, p. III - 180.



entendre que le roman est terminé au 4<sup>me</sup> volume, tandis qu'il y en a encore 3 qui vont paroître incessamment, il me semble qu'il y a de la mauvaise foi à le cacher, elle ne peut être dirigée contre l'auteur qui est parfaitement inconnu, et qui n'a rien à faire avec personne, si c'est contre vous Monsieur, vous devez vous en plaindre et faire faire une annonce différente qui dise mieux la vérité...

...il apprend au lecteur que l'on ne s'est pas seulement donné la peine d'imaginer une intrigue. Qu'est-ce que c'est donc qu'une intrigue ? j'ai cru que celle d'une Comédie ou d'un Roman étoit le penchant ou l'inclination de deux personnes contrariées par leurs caractères et par les circonstances, j'aurois parié qu'il y avait une intrigue entre Laure et St-Ange, et qu'elle duroit même pendant beaucoup trop de volumes, mais enfin il faut croire le Mercure qui assure qu'il n'y en a point, et alors un Roman en 7 volumes sans intrigue est une nouveauté qu'il faudroit au moins annoncer comme telle... »

Le prétendu lecteur réfute quelques points de la critique, explique l'incendie de la maison de Laure par son action sur les sentiments de l'héroïne ; puis il cède un peu de terrain à l'adversaire :

« On pourroit relever encore plusieurs fautes de stile qui sentent le terroir et qui choquent les oreilles délicates ; en suivant le costume des personnages qui parlent, il n'est pas permis d'employer des façons de parler qui sont contre les règles du bon gout et du bon langage, ainsi en faisant parler un paysan on ne doit pas mettre dans sa bouche les mauvaises expressions ni les mauvaises phrases d'une province, ces fautes peuvent être aisément corrigées et ont peut-être échapé à l'impression... »

Il est curieux de voir un de nos premiers romanciers locaux s'arrêter à ce problème du langage que les romanciers

régionalistes ont toujours à résoudre, que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* avait résolu en adoptant certains mots du parler local, que C. F. Ramuz résout à son tour d'une manière tout opposée, refusant les termes du cru mais empruntant au langage de nos paysans le principe de sa syntaxe.

Le rédacteur du *Journal de Lausanne* jugea sans doute que cette apologie de l'auteur de *Laure* n'intéresserait pas ses lecteurs, ou peut-être craignit-il d'engager une polémique avec le *Mercure*. Lanteires n'inséra pas la lettre de M. de Constant et, semble-t-il, lui retourna son manuscrit<sup>1</sup>. Le compte que le *Mercure de France* rendit des trois derniers volumes de *Laure*, le 8 septembre 1787<sup>2</sup> put contribuer à adoucir l'humeur de notre susceptible romancier. Le critique parisien, il est vrai, ne le couvre pas de lauriers. Il trouve que les événements réunis dans cette dernière partie sont trop pressés. Il remarque que le séjour à Paris du « tendre Saint-Ange » rappelle en moins bien les lettres de Saint-Preux : « Ces hors-d'œuvre ont besoin de beaucoup d'art pour être supportables. » Les dissertations étrangères au roman lui paraissent surabondantes. Le style, à son goût, n'est pas assez varié ; les demi-teintes manquent. Mais il loue, dans l'ensemble, la fermeté du ton, la vérité de la peinture des mœurs bourgeoises, des bonnes mœurs. C'est reconnaître à M. de Constant cette qualité de juste et discret réalisme que nous aimons dans le *Mari sentimental* et qui ne se perd pas tout à fait dans l'abondance de *Camille*, dans la prolixité de *Laure*. Surtout, cette fois, l'anonyme du *Mer-*

<sup>1</sup> Les papiers Constant (M. C. C., n° 24, II, f°s 124 - 127) conservent deux états de cette lettre : le 1<sup>er</sup> sans suscription (sans doute le brouillon), le 2<sup>me</sup> porte au dos l'adresse « A Monsieur Monsieur Lanteires, éditeur du Journal de Lausanne à Lausanne » et comme titre : « Lettre à Mons. Buisson, libraire à Paris ». La feuille a été pliée, cachetée, ouverte.

<sup>2</sup> T. III (juillet-septembre), 1787, p. 88-90.

*cure* épargnait à notre homme de lettres le persiflage blessant de son premier article. « Tel qu'il est, conclut-il, ce Roman doit être distingué. »

Ainsi censuré et encensé tour à tour par les juges patentés de la littérature française, Samuel de Constant écrivit beaucoup encore, et nous pourrions donner, ici même peut-être, plus d'un témoignage inédit de l'activité soutenue de son esprit et de sa plume. Mais il se détourna du genre romanesque<sup>1</sup>, passant le flambeau à de plus jeunes mains, ou leur laissant relever le lumignon. Cet abandon est naturel. Le *Mari sentimental* est un roman nettement conçu, fermement conduit ; cependant l'action en est fréquemment interrompue par de longues digressions économiques et politiques et l'auteur lui-même, comme on lui reprochait d'avoir mis indûment en scène un scandale contemporain, déclara que cette cruelle histoire n'était pour lui que « le canevas où il voulait enchâsser ses idées sur les affaires de Genève, sur le commerce des blés et des denrées du Pays de Vaud et sur les lois criminelles<sup>2</sup> ». C'était reconnaître qu'il ne se sentait pas la vocation du conteur. Il est vrai qu'au temps de la *Nouvelle Héloïse* la tâche du romancier était plus encore qu'aujourd'hui distincte de celle du conteur ; la convention du roman par lettres invitait à la digression. N'oublions pas que *Manon Lescaut* n'est qu'un épisode d'un roman déme-

<sup>1</sup> Ses papiers littéraires (M. C. C. n° 24, II) contiennent deux ou trois fragments de récits ou épisodes romanesques, principalement les premiers feuillets de *Ma femme ou le mariage comme il y en a beaucoup* que nous avons reproduits en partie dans la *Gazette de Lausanne* du 25 novembre 1928 (cf. rééd. du *Mari*, p. 42 et note) et une ébauche beaucoup plus longue quoique incomplète : « Une femme philosophe. Confessions » où le canevas romanesque porte maintes allusions aux *Confessions* de Rousseau, etc. Ce même dossier conserve un nombre beaucoup plus considérable d'essais et de mémoires sur des sujets de politique, d'économie publique et agricole, etc., etc. dont nous aurons l'occasion de reparler.

<sup>2</sup> Cf. notre rééd. p. 20 et notes.

suré et que M<sup>me</sup> de Charrière n'a conté la douloureuse aventure sentimentale de *Caliste* qu'après avoir, sur le canevas léger des *Lettres de Lausanne*, brodé de fines dissertations sur l'éducation et l'organisation sociale. Mais, même dans les récits lâchés qu'elle écrivit (on n'ose dire : qu'elle composa) pour tromper l'ennui de ses dernières années, M<sup>me</sup> de Charrière fit preuve d'une alacrité de style et d'une imagination morale dont l'auteur de *Camille* est trop dénué. Son troisième roman devait être ou bien un succès décisif, ou bien une retraite honorable. *Laure* n'étant pas un chef-d'œuvre (on n'écrit pas un chef-d'œuvre avec cette négligence d'amateur mondain, à moins d'avoir du génie), cet ouvrage prolixe fut son « congé », son adieu à la littérature d'imagination.

Il n'y renonça pas cependant sans avoir, comme Deyverdun et M<sup>me</sup> de Montolieu, mis sa plume au service d'un célèbre romancier étranger. Samuel de Constant publia en 1796 une traduction de *Caleb Williams*, à laquelle, a-t-on dit, ses filles avaient collaboré. Il conserva dans ses papiers le prospectus imprimé de cette publication<sup>1</sup>.

« *Les aventures de Caleb Williams* par William Godwin.

Traduit de l'anglois par l'auteur de *Camille* et de

*Laure*. 3 vol. in-12, chez } J.-J. Paschoud, Genève.  
{ Hignou & Cie, Lausanne. »

Suit un petit essai où « Le Traducteur » disserte sur le genre du roman. M. de Constant aimait les dames. Il leur fait la part belle. Oubliant Le Sage, Marivaux, l'abbé Prévost, son maître Jean-Jacques même (mais sans doute il pense à une certaine catégorie de romans en particulier), il déclare : « Si nous sortons de l'Angleterre, nous ne trouvons encore que des femmes qui se soyent distinguées dans

<sup>1</sup> M. C. C. n° 24, II, f°s 64-65. Cf. rééd. du *Mari*, p. 55, note 25.

ce genre de fiction. Mad<sup>e</sup> l'ambassadrice de Suède, Mad<sup>e</sup> la baronne de M...u [Montolieu], Mad<sup>e</sup> de C... [Charrière], Mad<sup>e</sup> de F... [Flahaut] nous ont donné des ouvrages qui ont été lus avec avidité et qui le seront toujours. Zulma, Caroline de Lichtfield, Caliste, Adèle de Sénange sont immortelles ; je rends un hommage particulier à Mad<sup>e</sup> de Silery [de Genlis] dont les écrits nombreux... » Et sur *Caleb Williams* : « Le genre de ce roman a été jugé par une femme douée d'infiniment d'esprit et de génie, dans son excellent essai sur les fictions, et son jugement doit être accueilli... »

L'année précédente « M<sup>me</sup> l'ambassadrice de Suède », autrement dit, M<sup>me</sup> de Staël, avait cité *Camille*, rapprochée de quelques autres « romans intimes » (comme dira Sainte-Beuve), dans son *Essai sur les fictions*. Elle devait cette attention à l'oncle de Benjamin Constant<sup>1</sup>. Flatté, Samuel de Constant lui rend la politesse. Il ne vécut pas assez longtemps pour encenser *Delphine* ni *Corinne*. Mais, faute de mieux, il décerna le brevet d'immortalité à cette nouvelle de *Zulma* dont l'exagération sentimentale agaça si fort M<sup>me</sup> de Charrière<sup>2</sup>. Il mit dans le même peloton d'honneur que la fille des Necker, M<sup>me</sup> de Montolieu que nous avons vue auprès de lui quand il écrivait *Camille*, M<sup>me</sup> de Charrière qui avait écrit, sous le masque de Mrs Henley, la contrepartie du *Mari sentimental*, et M<sup>me</sup> de Flahaut qui était une amie de M<sup>me</sup> de Staël, et M<sup>me</sup> de Genlis, que l'émigration avait fixée pour un temps à Lausanne où elle fréquentait familièrement les Montolieu et les Constant. Jeu de société, jeu de famille presque, cette critique et cette activité littéraire. L'ancien régime n'aimait pas les spécialistes : l'honnête homme ne se pique de rien. Mais l'œuvre d'art, pour

<sup>1</sup> Voir *Mme de Staël et la Suisse*, p. 176 et note 5.

<sup>2</sup> Sur les relations ultérieures de M<sup>me</sup> de Staël et de Samuel de Constant, voir *Mme de Staël et la Suisse*, p. 267-269.

vivre et pour durer, doit être faite de main d'ouvrier. A l'ère des amateurs succéda, chez nous plus tard qu'ailleurs, l'époque des écrivains de profession.

L'*Essai sur les fictions* distinguait *Camille*. Le traducteur de Godwin signait : « l'auteur de *Camille* et de *Laure* ». Pas question dans tout cela du *Mari sentimental*. Nous avons vu cependant M. de Constant indiquer cette première œuvre à sa mystérieuse lectrice parisienne ; il ne la reniait donc pas (assez de documents attestent d'ailleurs qu'il en était l'auteur, et, autour de lui, on le savait bien) mais il semble qu'il la citait moins volontiers, soit qu'il la jugeât d'un intérêt trop local pour plaire en dehors de son petit pays, soit que des raisons personnelles, que nous avons tenté de démêler dans notre réédition, lui aient imposé à l'endroit de cette œuvre une sorte de pudeur. Peut-être M. de Constant eut-il une prédilection pour ce *Mari* dont, aux yeux du monde, il semble s'être moins volontiers paré que de ses autres ouvrages. Ph. Godet l'a dit, non sans raison probablement<sup>1</sup>. Le temps ; qui bientôt fane les appas d'une *Laure*, met en valeur au contraire le simple mérite d'une peinture comme celle du bonhomme Bompré et de sa mésaventure conjugale. Les contemporains eux-mêmes sentirent la différence. A preuve cette lettre publiée par le *Journal de Paris des Citoyens* Røederer et Corancez, le « Tridi 13 Floréal, l'an V<sup>e</sup> (Mardi 2 Mai 1797 v. st. <sup>2</sup>) ».

« Aux Auteurs du Journal,

» En annonçant, citoyens, dans votre dernier N<sup>o</sup> la réimpression du roman de *Camille*, vous semblez l'attribuer à Miss Burnet, auteur de celui de *Camilla*.. L'auteur de *Camille*

<sup>1</sup> *Mme de Charrière*, I, 259, note.

<sup>2</sup> Conservé dans M. C. C. n<sup>o</sup> 24, II, f<sup>o</sup> 114.

ou *Lettres de deux Filles de ce siècle* est original dans notre langue. Je vous en parle avec d'autant plus de certitude que l'auteur est un de mes proches parens, et connu d'ailleurs par d'autres productions estimables dans le même genre. Il se nomme *Constant de Rebecque*, citoyen de Genève. Retiré depuis longtems à Lausanne en Suisse, il y a fait paroître après *Camille* les romans de *Laure* et du *Mari sentimental* ; si quelques longueurs nuisent au premier, peu d'ouvrages atteignent à l'intérêt du second. Un langage naturel et passionné, une connoissance profonde du cœur de l'homme, une fable simple et parfaitement développée, des détails touchans et philosophiques, voilà ce qui mérite de placer cette petite production parmi les meilleurs romans de ce siècle, et peut-être même parmi les ouvrages de génie. Je crois, citoyens, qu'en rendant justice à l'auteur de *Camille*, vous devriez faire connoître ses autres titres à la gloire...

*P. Jaquet-Saussure*, citoyen de Genève. »

M. Jaquet se trompe sur l'ordre de publication des romans de Samuel de Constant : le *Mari* a ouvert la marche, en 1783. Pour le reste, sauf un brin d'exagération quand il parle d'ouvrage « de génie », son jugement est de ceux qu'on aime à citer parce qu'ils confirment notre sentiment.

Pierre KOHLER.

---